

Vers la fin de la guerre américaine de 1954 à 1975, avec la résignation fataliste qui leur est propre, beaucoup de Sud-Vietnamiens se qualifiaient, en un rire jaune, de “peuple dérisoire”.



## Avant-propos

Mamie, as-tu quitté ton pays sur un petit bateau comme les gens qu'on voit à la télé ? Pourquoi as-tu quitté le Viêt-Nam ? Si les gens de là-bas ne sont pas gentils, pourquoi tout le monde veut y aller en vacances ?

Tant de questions que m'ont posées mes petits-enfants. Mais comme la plupart des apatrides, pendant longtemps, j'ai été incapable de parler du Viêt-Nam, de façon sensée, à mes enfants et mes petits-enfants.

Puis, une jeune Franco Vietnamienne en souffrance m'a raconté que son père, établi en France depuis une cinquantaine d'années, refuse toujours de parler de son passé au Viêt-Nam ; et il repousse toutes les tentatives de réconciliation de ses frères qui avaient combattu auprès des communistes autrefois. Devenue adulte, la jeune femme sillonne seule le monde à la recherche de ses parents proches ou éloignés, dispersés sur les cinq continents ; elle espère arriver à les interroger pour reconstituer l'histoire de sa famille.

Le Viêt-Nam a changé. Aujourd'hui, c'est un pays en plein développement. Les jeunes Vietnamiens de moins de quarante ans n'ont que vaguement entendu parler de la dernière guerre dans leur pays et de ses conséquences. Leurs parents, leurs grands-parents, vainqueurs et vaincus, ont occulté, eux aussi, ce passé douloureux.

Le questionnement de ma petite fille me fait comprendre qu'un devoir de mémoire est indispensable pour que chacun puisse connaître l'Histoire du pays de ses ancêtres, partout où il vit.

J'ai quitté le Viêt-Nam en 1968 et je n'ai connu la chute du régime de Saïgon en 1975 qu'à travers les médias occidentaux.

En réunissant mes souvenirs et en interrogeant de nombreuses personnes ayant vécu au Viêt-Nam de 1945 à 1990, j'ai rassemblé et ordonné les témoignages pour en faire ce roman « La voix des Dérisoires ».

*À mes petits-enfants Kim-Ly, Chloé, Mila,  
Matthieu, Lou Andréa, Charline  
À mes enfants Sandrine, Florent, Hélène*



Delta du Mékong, 9 mars 1945

Des chuchotements, à l'extérieur de la maison, me tirent de mon sommeil. Par ces nuits chaudes du mois de mars, Père a l'habitude de dormir seul sous la véranda ouverte, juste sur une toile tendue entre deux barres de bois fixées sur deux supports en croix. Il discute à voix basse avec Troisième-Oncle, qui semble plutôt inquiet. De ma chambre, je vois passer devant ma fenêtre mon grand frère Vinh avec deux fusils de chasse ; grand et robuste sans être épais, il a cette façon de marcher avec la tête et le tronc penchés en avant comme pour courir, même quand il n'est pas pressé. Je soulève ma moustiquaire pour l'interpeller.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ?

Encore endormi, il se tourne vers moi en haussant les épaules sans répondre.

Je me dépêche d'aller à la fenêtre ouverte de ma chambre pour regarder dehors : les trois hommes s'éloignent de la maison à la lumière d'une lampe à huile.

Pas le temps de les rejoindre en passant par la grande porte d'entrée. Et d'ailleurs, elle va crisser et réveiller toute la maisonnée si je l'ouvre. J'enfile ma chemisette, saute par la fenêtre de ma chambre et m'élance, les pieds nus sur la terre dure. Pourvu qu'il n'y ait pas de serpents qui traînent ! En général, ils se sauvent quand on fait du

bruit ; mais quand même, par prudence, je retourne dans le préau pour enfiler une paire de sabots.

— Hé ! Attendez-moi !

Père se retourne et fronce les sourcils.

— Retourne te coucher !

Faisant la sourde oreille, je reprends ma course pour les rattraper.

Les hommes avancent à grandes enjambées. Je trotte sur tout le chemin jusqu'à l'arroyo où Troisième-Oncle a attaché un long sampan.

Père me fait monter dans l'embarcation en grommelant :

— Ta mère va encore me reprocher de manquer de sévérité avec toi.

Vinh tient la lanterne, laissant Troisième-Oncle ramer en silence. Sur les berges, les chants des grillons répondent au clapotis de l'eau. Les moustiques m'attaquent ; je donne des claques sur mes bras, sur mon cou, sur ma figure, pour les chasser ; je me demande toujours pourquoi ces sales bestioles préfèrent ma peau à celle des hommes.

Nous nous arrêtons près d'une digue, puis nous continuons à pied jusqu'à la rivière de Tiên-Giang : de grands amas de noix de coco flottent sur l'eau, remontant vers l'intérieur des terres.

— Cela n'a pas de sens, murmure Père.

— Hé ! On dirait qu'il y a une tête dans cet amas juste devant nous, m'écrié-je

— Chut ! m'intime Vinh.

La tête se tourne vers nous un court instant avant de replonger sous l'eau.

— Il n'y a pas qu'une seule tête, fait remarquer Troisième-Oncle. Il y en a des centaines.

— On rentre ! ordonne Père.

De retour dans mon lit, je lutte contre le sommeil.



Quelques années auparavant, le maître de la petite classe nous a appris que nous sommes issus de l'union d'un dragon et d'une fée qui avait donné naissance à cent œufs devenus cent petits enfants vietnamiens. J'en étais terrifiée ; Je surveillais tous les jours que des écailles ne poussent pas sur ma peau. Puis j'ai découvert dans un livre que « nos ancêtres étaient des Gaulois » et il y avait même des images les représentant avec des cheveux blonds et des casques sur la tête. J'ai montré le livre à Père pour avoir des explications ; il en a ri et a répondu : « Est-ce que nous avons des cheveux blonds et des yeux bleus, nous ? Non, nos ancêtres ne sont pas des Gaulois, du moins, pas pour l'instant... Le dragon de la légende représentait certainement les guerriers Kinh<sup>i</sup> venus de Chine sur des bateaux avec des sculptures de dragon en tête de proue ; quant à la fée, il s'agissait sans aucun doute d'une princesse autochtone du bassin du fleuve Rouge que le chef envahisseur avait pris pour épouse. C'est comme cela que naissent les peuples... Mais la légende raconte aussi que le dragon et la fée n'étaient pas arrivés à vivre ensemble ; ils avaient fini par se séparer emmenant cinquante enfants chacun. »

Quoi qu'il en soit, la présence de ces hommes dans l'eau ne me rassure pas.

Sans faire de bruit, je me faufile jusqu'à la chambre de Vinh. Il ne dort pas encore ; il note sur son cahier la scène à laquelle nous venons d'assister.

— Tu me feras voir ce que tu écris ?

— Non.

Vinh est d'une dizaine d'années mon aîné. Une fois, il a oublié de ranger son cahier sous son matelas ; je l'ai lu un peu ; et c'est ainsi que j'ai su comment il avait vécu en France :

Quelques années auparavant, malgré la guerre en Europe, la partie sud de la France dirigée par le maréchal Pétain était relativement épargnée et Père avait pris le

risque d'y envoyer mon frère pour faire des études de médecine, mais il n'était pas arrivé à lui faire parvenir régulièrement de l'argent pour vivre décemment. Vinh avait dû travailler tous les soirs, les samedis et les dimanches dans un restaurant asiatique, à faire la vaisselle, à ranger et à nettoyer les salles comme un simple domestique. Il ne nous a jamais raconté ses difficultés passées parce que Mère aurait certainement fait mille reproches à Père pour avoir laissé mon frère dans cette situation... Vinh s'était alors réorienté vers des études de plus courte durée, puis dès qu'il avait obtenu sa licence en mathématiques, il s'était engagé dans la Compagnie Maritime Indochinoise comme simple matelot pour rentrer au pays ; et là encore, il avait fait toutes les basses besognes sur le bateau.

Je me glisse à côté de lui.

— Retourne dans ton lit ! Tu n'es plus une petite fille, me gronde-t-il.

— Pourquoi ? Tu me gardais bien avec toi, avant, quand j'avais peur la nuit.

— Peut-être ! Mais maintenant que tu as grandi, cela ne se fait plus.

— Mais pourquoi ? insisté-je.

— Monte sur mon dos, je vais te ramener dans ta chambre.

Je saute sur lui en riant. Depuis qu'il est revenu de Marseille, il ne m'a plus portée jusqu'à ce jour.

À peine allongée, je sombre dans un sommeil entrecoupé de cauchemars : les neuf dragons<sup>ii</sup> ont donné naissance à de nouveaux enfants qui sortent de l'eau, et autour d'eux, la terre brûle.

Au matin, Nam-la-noiraude, la servante attachée à mon service, vient me réveiller.

— J'ai préparé votre soupe, mais il faut vous dépêcher, me dit-elle. Il est déjà six heures et demie.

— Et mon père, il est réveillé ?

— Oui. Le *Công-Tu*<sup>iii</sup> est déjà parti en hors-bord, très tôt ce matin.

Ma mère m'attend déjà dans la salle à manger. Elle plisse le front en me voyant arriver en courant.

— Ne cours pas ! À ton âge, tu dois te comporter comme une vraie demoiselle, et non comme une paysanne.

Père ne lui a certainement pas dit que je l'avais accompagné cette nuit, sinon, elle m'aurait déjà grondée pour cela.

— Viens ici.

Avec son peigne en bois de santal, elle démêle mes longs cheveux et les maintient dégagés du front et des oreilles par un ruban en velours pourpre qu'elle serre au-dessus de ma tête en un nœud de plusieurs boucles comme une fleur. C'est le seul luxe toléré par Père. Il dit toujours :

« Les enfants de nos métayers et paysans fréquentent cette école. Je ne veux pas que vous mettiez dans la tête des nôtres qu'ils sont les maîtres et qu'ils se fassent haïr par tout le monde. Ils doivent être habillés proprement mais simplement. »

« Mais si les paysans ne reconnaissent pas notre supériorité, ils ne nous obéiront plus, proteste Mère. »

« Les gens m'écoutent et m'obéissent parce que mes actes et mes paroles sont sensés et non parce que je m'habille de velours et de brocard tous les jours. »

« Personne ne vous écoute. Vous n'avez aucune autorité ici, lui reproche Mère. C'est votre frère qui dirige le domaine. »

Car si Père est le propriétaire de *Doc-Van [les Toits d'Or]*, Troisième-Oncle est le vrai maître des lieux. Mon Grand-Père est décédé alors que Père était encore étudiant en médecine à Paris et Troisième-Oncle a pris la relève pour gérer le comté en son absence. De retour au

Viêt-Nam, Père a laissé Troisième-Oncle continuer la direction des affaires, se contentant de soigner bénévolement les habitants de la région.

Pour aller à l'école, j'ai droit à un pantalon en satin blanc et à une tunique courte en soie de couleur claire. Mes cousines, aussi, s'habillent de soie ; mais Mère tient à faire comprendre à tous que Père est le seul maître du domaine, et en ultime signe de supériorité, elle fixe sur moi des rubans de couleur différente chaque jour.

Le rituel terminé, je m'installe à côté d'elle pour manger ma soupe sans aspirer comme une gueuse. Puis, lui souhaitant une bonne journée, je sors de la demeure d'un pas d'aristocrate.

Nam-la-noiraude m'attend déjà dehors avec mes affaires de classe. Dès que nous disparaissions de la vue de Mère, je lance le signal à ma servante :

— Je te donne dix secondes d'avance !

Nam-la-noiraude s'élance sur le sentier. Je compte jusqu'à dix, puis je fonce pour la rattraper. Mais il est impossible de dépasser sur des digues de quarante centimètres de large, et elle me bloque aux croisements.

— Laisse-moi passer ! Tu triches !

Elle fait la sourde oreille. Je la talonne jusqu'à une trentaine de mètres de l'école. Tant pis pour le bas de son pantalon ! Je la pousse dans la rizièrre, je passe devant elle et j'entre, tout essoufflée, en classe. Nam-la-noiraude arrive derrière moi, prend place à notre pupitre et colle son mollet contre le mien pour mouiller également mon pantalon.

Le maître se tourne vers nous et gronde :

— Ça y est ? Vous avez fini ?

Le ruban en velours à ma tête s'est défait ; je l'enroule autour de mes cheveux au niveau de la nuque ; Nam-la-noiraude refera le beau nœud quand nous repartirons de l'école.

Réprimant son sourire pour prendre l'air sévère, le maître poursuit :

— Mademoiselle Xuân, dois-je encore faire un rapport à Madame votre mère, sur votre comportement ?

Je sais qu'il ne le fera pas, parce que je suis sa meilleure élève et qu'il m'aime bien.

— Il s'est passé des choses cette nuit, Maître. Il y avait plein d'hommes dans le fleuve.

— Est-ce là votre excuse pour votre retard ?

— Non, Maître. Il y avait vraiment des hommes qui nageaient sous l'eau.

Père a fait construire cette école primaire pour tous les enfants du domaine. L'enseignement est assuré en français conformément à la loi, mais Père fait également appel à un vieil érudit vietnamien pour nous apprendre la langue et les coutumes de notre peuple. Néanmoins, la plupart des enfants désertent très vite les bancs. Sur les quatre mille paysans vivant sur nos terres, seuls quelque deux cents enfants fréquentent assidûment les cours regroupés en quatre classes.

J'ai dix ans et je dois passer mon certificat d'études primaires à la fin de l'année avant de me présenter au concours d'entrée en internat au lycée des jeunes filles de Saïgon. Il n'existe que deux lycées pour les autochtones dans toute la Cochinchine, un pour les garçons et l'autre pour les filles. Les Français et les Eurasiens fréquentent d'autres établissements qui leur sont réservés.

Je passe la journée à écouter distraitement le maître. Puis à la sortie de l'école, je fonce pour rentrer à la maison où mes tantes et mes cousins adultes attendent déjà. Les instituteurs nous rejoignent peu après.

Père réapparaît avec mon frère Vinh et Troisième-Oncle au coucher du soleil pour nous annoncer que le drapeau japonais flotte partout, aux mâts des casernes et sur tous les bâtiments de l'Administration coloniale.

— Ils ont arrêté tous les militaires et les fonctionnaires français sans qu'il y ait d'affrontement armé, du moins dans notre région, ajoute-il.

— Mais pourquoi ? demande mon maître. Les Japonais occupent nos eaux-mères<sup>iv</sup> depuis 1941, et ils ont laissé en place l'administration coloniale française. Pourquoi ce coup de force maintenant ?

— Je n'en sais rien.

Père et Vinh rentrent se doucher, laissant les autres hommes continuer de discuter.

Mes tantes ont une autre solution pour connaître les raisons et les conséquences d'un tel événement. Elles décident d'interroger les esprits. Elles envoient les servantes prévenir tous les membres du clan qui arrivent les uns après les autres.

J'ai des tantes, des oncles, des cousins, des cousines en nombre incalculable ; certains viennent de très loin, et il leur faut parfois plusieurs jours pour remonter dans l'arbre généalogique et prouver leur lien de parenté avec nous. Et ils se pressent autour de nous pour vivre sans rien faire. Mais tant qu'il y a de quoi nourrir tout le monde, Père ne les renvoie pas.

La maison des mânes est trop petite pour accueillir toute la tribu. Ma quatrième tante fait apporter plusieurs tapis en osier dans la cour centrale ; disposant des baguettes d'encens dans un grand bol de riz, deux assiettes de fruits et du thé au milieu, elle invite chacun à s'asseoir en lotus autour du lieu sacré pour prier.

J'aime assister à ces séances très spéciales, parce que Quatrième-Tante est une personne plutôt sévère, mais on dirait que les esprits profitent de ces moments pour la secouer un peu. Cinquième-Tante apporte la toque de cérémonie à son aînée qui allume encore trois baguettes d'encens pour les garder dans ses mains, tout en psalmodiant des prières, les yeux fermés. Soudain, elle hoquette, ouvre les paupières sur le blanc de ses yeux,

entre en transe en se cabrant en arrière et commence à émettre des cris inintelligibles.

Père sort de notre maison avec son fusil, tire une salve en l'air. Les spectateurs sursautent de frayeur. Les esprits prennent la poudre d'escampette. Quatrième-Tante se lève, vexée.

— Tu n'as vraiment pas envie de savoir ce qui va nous arriver ? se fâche-t-elle.

— Tu ferais bien de te trouver une autre occupation au lieu de te livrer à ces bêtises ! Et vous autres, allez-vous-en !

Les spectateurs se retirent, laissant mes tantes partir chez l'ainée. Je leur emboîte le pas ; mais Père me rappelle et m'ordonne de rentrer à la maison.

Domage ! Je ne verrai pas la fin avec Quatrième-Tante qui va rouler par terre, et agiter frénétiquement ses membres pour transmettre la réponse des esprits, bien que certains d'entre eux s'abstiennent de la malmenner quand elle souffre du dos.

Dans la semaine qui suit, une voix furieuse nous parvient de l'extérieur, à la tombée de la nuit. Toute la famille accourt pour voir arriver mon deuxième frère Ân et ma grande sœur Lan en compagnie de mon septième oncle surexcité, pestant contre la batelière qui a réclamé un prix plus élevé que d'habitude à cause de l'heure tardive.

— L'aviation alliée bombarde Saïgon depuis trois jours, explique mon frère Ân. Mon lycée, comme plusieurs autres bâtiments publics, est touché. Toutes les écoles sont fermées. On nous a dit de remporter toutes nos affaires.

Et là, il y a des Alliés qui entrent en scène aussi. Mais qui sont ces Alliés ? Qui sont les méchants et qui sont les justes ?

S'éclairant avec deux lampes à huile, Père parcourt le journal qu'a ramené Ân de Saïgon, puis murmure :

— Oui, bien sûr ! Le gouvernement de Vichy est tombé depuis plusieurs mois déjà ; le Japon est devenu l'ennemi de la France.

— Et donc, la guerre arrive chez nous maintenant, commente Vinh.

— Si les Allemands tombent, les Japonais tomberont aussi, fait remarquer Père. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Je ne comprends guère la discussion. Je ne retiens qu'une chose : Les écoles de Saïgon sont fermées ; Lan et Ân sont revenus, donc Gilles, mon amoureux, est certainement rentré aussi.

Le lendemain, à l'école, je ne tiens pas en place ; j'écoute le maître d'une oreille distraite. Puis en fin d'après-midi, à la sortie de la classe, je fonce vers le bord de la rivière où Gilles et moi, nous avons l'habitude de nous retrouver dans le kiosque sur pilotis... Mais il n'y est pas. À l'heure du dîner, je me résous à rentrer à la maison, déçue. Le lendemain, je vais l'attendre encore sous la tonnelle, et il n'apparaît toujours pas.

Un peu inquiète, je demande à ma sœur à quoi ressemble un bombardement.

— Il y a des avions qui passent, puis on entend des « boum » ; et de temps en temps, on voit de la fumée qui s'élève aussi. En tout cas, c'est beaucoup moins effrayant que le tonnerre et les tornades qui arrachent tout, tu vois, me répond Lan.

Ces bombardements ne sont donc pas aussi graves qu'on le dit ; et le grand-père de Gilles l'a certainement gardé à Saïgon, au lieu de le renvoyer chez lui à Long-Xuyên.



Le dimanche, l'école est fermée, et je me réjouis de regarder Mère qui surveille ma sœur se bander la poitrine pendant que je reste torse nu.

— Est-ce que tu serres bien ton bandage quand tu es à l'école ? demande Mère.

— Oui, ronchonne Lan.

— Je ne te crois pas ! Elle est énorme, ta poitrine.

Ses seins pointent comme des petits cônes qui refusent de s'aplatir. Mère défait frénétiquement le tissu pour l'enrouler elle-même sur le torse de ma sœur.

— Mère, ce n'est pas juste ! proteste Lan. Tu m'obligeais déjà à m'étouffer dans ces corsets avant même mes dix ans, et maintenant, tu laisses Xuân sans rien.

— C'est vrai, ça, se rappelle Mère. Voyons voir... Cela fait presque un mois qu'elle a eu ses dix ans.

Laissant ma sœur avec son bandage, elle part dans sa chambre pour revenir peu après avec un nouveau rouleau de tissu blanc.

Je me rue hors de la pièce, traverse la demeure, et sors en courant.

— Vinh ! Ramène-la-moi ! crie Mère.

— Les jeunes filles ne se serrent plus la poitrine, objecte Vinh de sa chambre.

— Je n'ai pas demandé ton avis ! Je t'ai dit de me la ramener.

Mon frère me rattrape sans trop s'exciter et me tire pour me ramener à ma mère avant de retourner à son journal.

Je ne m'avoue pas vaincue pour autant. Dans la chambre de Lan, je cours d'un coin à l'autre de la pièce pour échapper à ma mère.

— Tu vas rester tranquille et m'obéir, oui ? hurle-t-elle.

— Il fait trop chaud ! Je ne veux pas que tu me momifies dans ces étoffes !

Père fait irruption dans la pièce, en sarong et le torse nu.

— Que se passe-t-il ?

— Je veux lui bander la poitrine et elle refuse de m'obéir.

— Pourquoi voulez-vous perpétuer ces pratiques ridicules ?

— Ce ne sont pas des pratiques ridicules ! Vous ne voulez quand même pas la voir grandir avec une poitrine volumineuse comme une vulgaire paysanne ?

— Il n'y a rien de ridicule à avoir une poitrine nourricière.

— Je sais que vous aimez regarder les femmes de mauvaise vie avec leurs grosses poitrines. Mais je ne veux pas que mes filles soient comme ça ! Aucun homme de la bonne société ne voudrait prendre pour épouse une fille vulgaire.

— Je n'ai pas besoin qu'un homme me prenne pour épouse, répliqué-je. C'est moi qui prendrai pour époux l'homme qui me conviendra.

— Mais qu'est-ce que c'est, ces idées ! se fâche Mère.

Et, se tournant vers Père qui réprime son sourire, elle poursuit, hors d'elle.

— Mais enfin, mon ami ! Aidez-moi à les éduquer !

Père prend un air pensif, puis dit :

— Je me demande si les guerrières des dames Trung<sup>v</sup> ont attendu que les hommes fassent le premier pas pour les demander en mariage...

— Mais enfin ! De quoi vous parlez, là ! s'énerve encore plus Mère.

Père fronce les sourcils pour prendre un air sérieux, et me réprimande doucement :

— Mets une chemisette avec ton pantalon, Xuân. Tu n'es plus une petite fille. Tu n'as plus le droit de rester torse nu.

— Je te dirai qui je voudrai épouser, Père, déclaré-je satisfaite.

Père me tapote l'épaule en souriant et s'apprête à repartir quand Lan lui demande timidement :

— Père, est-ce que je dois garder mes bandelettes, moi ?

— Non. Tu n'es pas obligée.

Mère en est horrifiée.

— Mon ami ! Vous défaites toute l'éducation que je m'évertue à leur donner. Vous ne pensez vraiment pas à leur avenir ! Vous faites n'importe quoi !

Père lui tourne le dos et s'en va. Mère le suit en continuant de protester.

— C'est vieux jeu d'être toute plate, me dit Lan. Les Françaises de Saïgon, plus elles ont une grosse poitrine, et plus elles sont contentes.

— C'est vrai ?

— Oui. Parce qu'il paraît que les garçons, ils aiment ça.

— Ils aiment quoi ?

— Les gros seins.

On dit que les garçons sont plus intelligents que les filles, mais c'est faux. Ils ont des jeux stupides. Par exemple, ils s'amuse à s'aligner le long de la rivière pour pisser le plus loin possible dans l'eau ; je leur ai dit de ne plus le faire parce que leur pipi va aller dans l'eau de la rizièrre et passer dans les racines des plants, et nous mangerons du riz avec leur saleté dedans ; mais ils ne m'écoutent pas, ils disent que je suis jalouse parce que je ne peux pas faire comme eux. Ils sont bêtes ; Gilles est le seul à être intelligent, en dehors de mes frères.

Je ne veux pas être l'épouse au foyer d'un homme de la bonne société. Je ne passerai pas ma vie à diriger le personnel de maison, à jouer les marieuses et à tyranniser mes brus comme le font souvent les belles-mères. J'écrirai une épopée comme *Les Trois Royaumes de Louo Kouan Tchong* ; et d'ailleurs, et j'aimerais voir quelques

bombardements, quelques combats aussi, pour pouvoir les décrire.

« Tu ne sais pas ce qu'est la guerre, me dit Mère. Prions le Ciel et le Bouddha pour que ça reste calme chez nous pendant encore longtemps. Avec un peu de chance, cette guerre mondiale se terminera sans que nous soyons touchés. »

Mais le Ciel ne semble pas vouloir la satisfaire.

À l'école, le maître nous fait une leçon sur les luttes des Vietnamiens contre les Chinois dans l'ancien temps quand une pétarade éclate au-dessus de nos têtes.

— Sous les tables ! Tous sous les tables ! crie le maître.

Nous plongeons en désordre sous les bancs, sous les pupitres. Quelques-uns restent tétanisés, sans bouger. Le maître fonce vers eux pour les mettre à l'abri. Le petit Tri pleure de terreur ; le gros Châu ne lui a pas laissé de place sous leur table ; le maître l'attrape et le ramène sous son bureau.

Des pleurs s'élèvent de toute part. Certains enfants ferment les yeux, se bouchent les oreilles. À côté de moi, Nam-la-noiraude tremble et claque des dents. Je surveille le plafond. Je comprends soudain que si je meurs là, tout de suite, je ne reverrai plus jamais Gilles, ni Père, ni Vinh. J'éclate en sanglots.

— Mademoiselle Xuân, vous êtes blessée ? crie le maître par-dessus le tumulte.

— Non. J'ai peur.

Puis aussi vite qu'ils sont apparus, le bourdonnement des avions et les claquements en enfilade s'éloignent.

Père arrive à cheval avec Troisième-Oncle et Vinh. Ils se précipitent dans la salle. M'extrayant du pupitre, Père vérifie que je ne suis pas blessée.

Vinh et Troisième-Oncle font également sortir, de sous les tables, les autres enfants qui se remettent debout, les

uns après les autres. Le gros Châu, qui aime terroriser les petits, a fait pipi dans son caleçon ; il est tout honteux. Mon chemisier jaune est déchiré à l'épaule ; les autres enfants ont surtout des égratignures et des bosses.

Dans une autre classe, un garçon s'est démis l'épaule dans la bousculade.

À part quelques tuiles cassées, le bâtiment n'est pas vraiment touché. Néanmoins, Père décide de fermer l'école.

Dans la soirée, nous apprenons qu'il s'agissait d'une riposte des Alliés contre les Japonais qui ont armé les révolutionnaires Viêt-Minh pour détruire toutes les routes des Six Provinces vers le Tonkin.

Dans les jours, les semaines et les mois qui suivent, des avions alliés viennent bombarder et tirer sur tout ce qui bouge en ville et sur les axes de communication.